

Si Rennes fut le théâtre de scènes de carnage, c'est que l'insurrection vendéenne et bretonne excitait la répression et décuplait le pouvoir des représentants en mission.

Les prions et les échafauds ne suffisaient plus pour les malheureux ramassés sur les chemins et pour leurs complices vrais ou supposés.

C'était vers la Noël 1793. Puisaye avait envoyé à Rennes quelques hommes et femmes, messagers ordinaires de sa correspondance. A leur retour, leurs chaussures et le bas de leurs vêtements étaient imprégnés de sang. On avait guillotiné par pleines charretées : la pluie n'avait pas discontinué dès le matin, et le sang des victimes se mêlaient à l'eau des ruisseaux.

Des bandes de chiens venaient savourer ce que la Révolution leur livrait. Parmi ces animaux que leur pâture changeait en bêtes féroces, il s'éleva une lutte générale et furieuse. Ils se roulèrent, se vautrèrent dans la mare de sang ; Rennes épouvantée, les vit parcourir les rues, tout dégouttant de cette horrible livrée.

L'impression de ce spectacle fut telle que les autorités ordonnèrent de tenir désormais les chiens à l'attache, et la guillotine fut dressée sur l'égout de la place du Palais.

Dans la même ville, on organisa une Compagnie d'enfants pris dans la bourgeoisie aisée *l'Espoir de la Patrie*. Pour donner d'avance le goût du sang à la future génération, on employait ces enfants à fusiller, dans le cimetière Saint-Etienne, les infortunés ramassés par les colonnes mobiles.

On procédait par quinze ou vingt à la fois. La plupart, mais atteints par les jeunes apprentis bourreaux, n'étaient pas tués sur le coup ¹.

¹ Plusieurs personnes étaient encore, vers 1848, connues à Rennes comme ayant eu le malheur de figurer dans cette compagnie.